



La brèche

Marc Pirlet



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



La brèche

Marc Pirlet



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

La sonnerie du téléphone a retenti au moment où j'allais monter dans ma chambre. Mon père était assis dans son fauteuil, devant la télévision. Comme chaque soir que je passais chez lui, nous étions restés côte à côte pendant des heures, fixant l'écran sans prononcer un mot. Il me laissait toujours choisir le programme, non par générosité mais parce qu'il s'en fichait. Toute la soirée, il restait plongé dans une sorte de coma, de néant existentiel. Quand je tournais la tête vers lui, je voyais son visage bouffi, ses paupières lourdes, ses longs cheveux déjà gris qui lui tombaient sur les épaules. Il avait les jambes étendues sur une chaise, les mains croisées sur son gros ventre. Lorsqu'il faisait un geste, c'était pour attraper, d'une main tremblante, une des canettes de bière posées par terre, à côté de son fauteuil, et en boire deux ou trois gorgées.

Le téléphone sonnait rarement chez mon père, et jamais à onze heures du soir. Sauf quand c'était maman qui appelait. Elle avait perdu la notion du temps et elle était susceptible de vouloir me parler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'ai poussé un soupir. Qu'est-ce qu'elle avait encore inventé pour que je me sente coupable de ne pas être avec elle ?

J'ai empoigné le téléphone et je l'ai tendu à mon père.

– Réponds ! lui ai-je lancé avec une joie mauvaise.

Il m'a regardé d'un air résigné. Lui aussi savait qui devait être au bout du fil. Quand il a décroché, j'ai remarqué que le tremblement de sa main s'était accentué.

– Allô ?...

Sa voix témoignait d'une lassitude qui m'a paru plus profonde encore qu'à l'accoutumée.

Dès qu'il entendait la voix de ma mère, il me passait la communication sans rien dire de plus mais, ce soir-là, il a gardé le combiné collé à son oreille. Je me tenais debout devant lui. Cherchant à deviner qui parlait, je ne parvenais cependant à percevoir aucun son. A part un léger froncement de sourcils, le visage de mon père restait impassible. Mais je le connaissais par cœur et je savais que les paroles qu'il entendait n'étaient pas anodines.



Une petite minute s'est écoulée avant qu'il ne remue enfin les lèvres pour dire, dans un grognement :

– Merci de m'avoir prévenu.

Il a ensuite raccroché et, sans me regarder, d'une voix sourde et pâteuse, il a articulé cette phrase :

– Ta mère a eu un accident. Elle est à l'hôpital.

Un accident ? Quel genre d'accident ? Et dans quel hôpital l'avait-on transférée ? En essayant de garder mon calme, je l'ai pressé de me donner plus de détails. Son laconisme m'avait toujours exaspéré mais, dans ces circonstances, j'ai dû me retenir pour ne pas lui hurler mes questions en pleine figure.

Il m'a répondu, de la même voix atone :

– Crise cardiaque. Elle est à l'hôpital des Français.

J'ai serré les poings en sentant monter en moi un cri de révolte. Mon père a tendu le bras, il a pris une canette et l'a portée à ses lèvres. De la bière a coulé sur son menton. A ce moment-là, j'ai éprouvé pour lui une bouffée de haine.

Le dernier bus était passé. Je lui ai dit que je partais immédiatement à l'hôpital et que j'empruntais sa voiture. J'ai couru dans l'escalier et je suis allé chercher mon blouson dans ma chambre. Il ne m'a pas fallu plus d'une minute pour faire l'aller-retour et, quand je suis arrivé au bas de l'escalier, j'ai vu mon père, debout dans le hall, devant la porte d'entrée. Il avait mis sa gabardine et sa casquette.

Il m'a dit simplement :

– Je viens avec toi.

J'ai pensé que c'était à cause de la neige. Il avait peur que je lui fracasse sa voiture.

J'ai répondu sèchement :

– Je me débrouillerai bien tout seul.

Il ne m'a pas laissé passer. Faisant barrage avec son corps, il a répété la même chose, mais avec une fermeté

dans la voix que je n'avais plus entendue depuis des années :

– Je viens avec toi, Christophe.

Qu'il termine sa phrase en prononçant mon prénom m'a complètement désarmé. Parfois, je me demandais même s'il ne l'avait pas oublié.

Nous sommes sortis de la maison. A l'extérieur, il faisait un froid glacial. La pelouse disparaissait sous une épaisse couche de neige. La route avait été dégagée pendant la matinée mais, par endroits, des croûtes de neige gelée restaient collées à l'asphalte.

Mon père ne rentrait jamais sa voiture dans le garage qui, d'année en année, s'était mis à ressembler à un grenier de brocanteur. Il l'avait laissée dans l'allée et la neige la recouvrait entièrement. A mains nues, j'ai fait tomber la neige des vitres tandis que mon père boutonnait en tâtonnant sa gabardine. Quand je me suis assis derrière le volant, mes doigts me faisaient horriblement mal et j'ai eu la sensation qu'ils allaient se détacher.

L'hôpital est à environ une demi-heure. Nous avons roulé en silence. Chacun dans son monde. Deux étrangers qui ne disposent d'aucun mot pour communiquer. Dans les premiers kilomètres, la route est étroite et serpente à travers un paysage boisé. Il n'y a pas d'éclairage public. Je tenais mes deux mains crispées sur le volant. Je regardais fixement devant moi, sans tourner une seule fois la tête vers mon père. Toute mon attention était concentrée sur la portion de route que les phares faisaient surgir des ténèbres.

En même temps, la pensée de maman ne me quittait pas. Elle n'avait jamais été malade. A l'exception de la fatigue provoquée par ses insomnies, elle n'avait jamais montré le moindre signe de faiblesse. Depuis la séparation, elle était restée drapée dans sa dignité, ne laissant voir ses blessures à personne. Toujours droite et inflexible. Sans indulgence pour les autres et encore moins pour elle-même. Je ne parvenais pas à l'imaginer sur un lit d'hôpital, luttant contre la mort, peut-être morte déjà. Il y avait dans les moments que j'étais en train de vivre quelque chose d'irréel. J'allais me réveiller, ou bien passer à un autre rêve. A plusieurs reprises, alors que la route n'arrêtait pas de sinuer entre les sapins, j'ai même été tenté de fermer



les yeux, pour vérifier que le monde autour de moi n'était qu'un songe.

Quand nous sommes arrivés à l'entrée de la bretelle d'autoroute qui contourne la ville, l'espace s'est ouvert d'un coup. Comme un homme qu'on vient d'arracher à la noyade, j'ai eu l'impression d'un afflux d'oxygène dans les poumons. Mes muscles se sont détendus. J'ai retrouvé la maîtrise de mes pensées et, pour la première fois depuis notre départ, j'ai glissé un œil vers mon père. Il était comme un mannequin, silencieux et impénétrable. Le regard vide. C'est seulement à cet instant que j'ai pris conscience de sa présence, je veux dire : que j'ai réalisé la situation incroyable dans laquelle nous nous trouvions. Mon père n'avait plus adressé la parole à ma mère depuis près d'un an. Ils ne s'étaient plus rencontrés une seule fois, comme s'ils habitaient désormais sur des continents différents, après vingt années où, sans interruption, ils étaient restés accrochés l'un à l'autre.

Qu'est-ce qui lui avait pris subitement de vouloir m'accompagner ? J'ai eu honte de la pensée qui m'était venue tout à l'heure. En réalité, il n'en avait rien à faire de sa voiture. Ni de sa maison, d'ailleurs, ni de rien. Tout ce qu'il possédait aurait pu disparaître dans un incendie, il en aurait contemplé les décombres sans regret. Non, s'il était avec moi, c'était pour une autre raison. C'était pour maman, j'en avais la certitude. Je ne savais pas s'il aurait le courage de me suivre jusque dans sa chambre mais c'était pour elle qu'il était là. Pour elle et aussi pour moi. Parce que, dans son cœur, à part nous, il n'y avait personne. Mon vieux papa, pour qui mes sentiments avaient fini par se dessécher et que, pendant quelques secondes, un quart d'heure plus tôt, j'avais même haï.

L'hôpital est apparu au loin, au sommet de la colline, avec ses fenêtres éclairées qui transperçaient la nuit. Ils étaient deux cents, cinq cents, mille peut-être, à y être alités, et parmi tous ces corps étendus, il y avait celui de ma mère. L'autoroute était déserte. J'ai appuyé sur l'accélérateur. Mon père avait horreur de la vitesse mais il n'a pas réagi. A quoi pensait-il ? Dans ces moments où les images devaient se bousculer dans sa tête, quels souvenirs l'emportaient sur les autres ?

Quand une ambulance nous a dépassés, je me suis mis dans son sillage et je l'ai suivie jusqu'à l'hôpital.



J'ai garé la voiture dans le parking, j'ai coupé le moteur puis, sans cesser de regarder devant moi, j'ai attendu qu'il se passe quelque chose. Mais rien, mon père demeurait immobile. Alors j'ai cru que je m'étais trompé, que l'idée d'aller à la rencontre de maman ne l'avait jamais effleuré, ou bien qu'il avait changé d'avis en comprenant que la rancœur était toujours trop forte. Ou peut-être était-il arrivé au bout de ce qu'il pouvait encore donner. Tant pis. Après tout, ce qui comptait, c'était maman. Mais, avant de sortir, je lui ai quand même demandé, d'une voix qui dissimulait mal l'intensité de mon émotion :

– Tu viens ?

Pour toute réponse, il a ouvert la portière.

Je suis persuadé qu'il attendait cette question et que, si je ne l'avais pas formulée, il serait resté dans la voiture. Par orgueil. Pour qu'il puisse me suivre, il fallait que ses sentiments portent un masque.

Nous sommes entrés dans le hall des urgences. Quelques personnes, assises sur des sièges en plastique, y attendaient leur tour. Je me suis dirigé vers la réception où un jeune infirmier, debout derrière un comptoir en demi-cercle, était en train de taper sur un clavier d'ordinateur. J'avais la gorge nouée quand je lui ai demandé où se trouvait la chambre de ma mère. Il a regardé sur son écran. Pendant qu'il cherchait, mon cœur battait à toute vitesse. Après quelques secondes, il a griffonné un numéro sur un bout de papier qu'il m'a tendu avec un sourire. Il m'a remis aussi un badge en me disant qu'il me permettrait d'accéder à l'unité des soins intensifs, au deuxième étage.

Je n'ai rien demandé de plus. Je me suis retourné. Mon père était derrière moi. J'ai eu un choc en constatant que ses yeux étaient pleins d'angoisse. Je crois qu'il s'en est rendu compte et que c'est pour ça qu'il a baissé la tête.

Un ascenseur nous a conduit à l'entrée d'un sas fermé par une porte coulissante. J'ai montré mon badge à un œil électronique, la porte a glissé et un large couloir, aux murs peints en rose, est apparu. Je m'y suis engagé, mon père marchant à côté de moi. La chambre de ma mère était la troisième à gauche. La porte était entrebâillée. Alors que nous nous préparions à entrer, une infirmière qui poussait

un chariot a surgi de la chambre d'en face. Une femme d'une trentaine d'années, à la figure avenante, avec la peau très noire et des cheveux coupés très court. Elle nous a dit bonsoir et nous a priés de ne faire aucun bruit. Ma mère dormait. Elle ne courait plus aucun danger mais il fallait qu'elle se repose.

J'ai poussé la porte. A l'intérieur, il régnait une pénombre bleutée. Maman était couchée sur le dos. Une couverture la recouvrait jusqu'aux aisselles. Ses bras nus étaient posés le long de son corps. Attaché à son poignet, un câble la reliait à une machine qui enregistrait les variations de son rythme cardiaque. Je me suis approché du lit. Je me suis penché vers elle. Elle avait l'air en paix mais son visage, déjà très maigre, s'était encore creusé. Elle semblait avoir tellement vieilli tout d'un coup.

J'ai déposé un baiser sur son front et je lui ai dit, avec toute la douceur dont j'étais capable :

– Tu peux dormir, maintenant.

Je ne sais pas combien de temps a passé avant que je ne relève les yeux. Mon père n'était pas près de nous. J'ai tourné la tête pour voir où il se trouvait. J'ai vu qu'il était resté en arrière, devant la porte, comme s'il avait eu besoin de ma permission pour s'avancer. Je lui ai fait signe de venir nous rejoindre. Avec d'infinies précautions, il a traversé la chambre et s'est arrêté de l'autre côté du lit. Il avait sa casquette dans les mains. Il a regardé maman. En les voyant ensemble, pour la première fois depuis si longtemps, les larmes me sont montées aux yeux. Je me suis senti mal subitement. J'avais besoin de respirer, si je ne voulais pas me mettre à pleurer pour de bon. D'un geste, j'ai indiqué à mon père que j'allais fumer une cigarette.

Dehors, quand le froid de la nuit m'a enveloppé, j'ai été pris d'un étourdissement. Je me suis appuyé contre le mur. Plusieurs fois, j'ai aspiré l'air à pleins poumons. Après, je me suis assis sur un banc et j'ai allumé une cigarette. Devant moi s'étendait l'immensité du parking. Quelques voitures y stationnaient, comme de gros insectes gelés. Des flocons épars voletaient dans la lumière des réverbères. J'étais plus calme à présent. J'ai pensé à mon père et à ma mère, là-haut dans la chambre, et je me suis dit que désormais, quoi qu'il advienne, une brèche s'était ouverte



dans la tour de malheur que nous avons construite autour de nous.

Comme je commençais à grelotter, je me suis levé pour aller les retrouver. Mais d'abord, j'ai regardé dans le vide du ciel. La nuit était claire, les étoiles brillaient. Deux mots se sont alors formés dans ma tête et je n'ai pu m'empêcher de les prononcer dans un murmure :

– Aide-nous.

Quand je suis retourné dans la chambre, mon père était assis dans un fauteuil, à côté du lit. Je suis allé vers lui et, lorsque je me suis penché pour lui dire à l'oreille que nous devrions bientôt partir, je me suis rendu compte qu'il s'était assoupi. J'ai fait deux pas en arrière, en prenant garde de ne pas le réveiller. Je me suis assis au bord du lit et je les ai regardés tous les deux, endormis côte à côte.

Copyright : Marc Pirlet

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Ministère de la Communauté française

Editeur responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Ministère de la Communauté française-
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Ce texte est publié grâce à :
L'Administration Générale de l'Enseignement
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française
www.enseignement.be



Marc Pirlet est né à Rocourt en 1961. Il vit désormais à Liège après avoir voyagé dans le monde entier. En 2007, il a reçu le prix de la Première œuvre de la Communauté française pour son roman *Le photographe*.



© Marc Pirlet

Du même auteur :

Le photographe, roman, Ed. Labor, 2006

La guerre est finie, Ed. en ligne bon-a-tirer.com,
mai 2008

Le voyage avec Jeannette, roman, Luc Pire, à paraître 2010

